

**ESTELLE MONBRUN**

**MEURTRE  
À MONTAIGNE**

**VIVIANE HAMY**

# I

Juillet,  
à Saint-Michel-de-Montaigne

Promettant une chaude journée, une brume légère se levait sur les vignes entourant le château de Montaigne et s'engouffrait comme un ruban translucide et capricieux dans l'allée cavalière où prit plaisir à se promener autrefois l'auteur des *Essais*, suivi plus tard par sa fille d'alliance.

Les visiteurs de sa célèbre tour étaient parfois déçus de ne trouver que ce vestige puisque le bâtiment principal est une reconstruction du XIX<sup>e</sup> siècle, qui mêle divers éléments des époques précédentes, après sa destruction par un incendie en 1885.

Mais les touristes continuent à affluer de plus en plus nombreux à Saint-Michel-de-Montaigne, pour y humer l'air particulier d'une « librairie » à nulle autre pareille, qui garde les traces, peintes en noir sur des poutres et solives blanchies, de soixante-six sentences grecques et latines – selon les dernières estimations des experts – faisant les délices, pour des raisons diamétralement opposées, des spécialistes à la recherche

de sources palimpsestes et des cars d'étrangers de passage entre Bordeaux et Saint-Émilion.

Ce matin-là, le jeune étudiant engagé comme guide pour les vacances arriva plus tôt pour mettre de l'ordre dans la pièce de réception où l'on pouvait goûter la cuvée Tradition Eyquem avant ou après l'achat d'un ticket pour la visite des lieux. Avant de se mettre au travail, cependant, et pour se récompenser d'être venu à bicyclette du village voisin, il décida de s'octroyer le plaisir d'un tour du propriétaire et se dirigea vers l'arceau couvert de roses ouvrant sur le bel ordre du jardin. Il avait plu la veille, ce qui rendait le sol meuble et les buissons vert bouteille.

Et par-dessus, au pied de la tour, dans le calme infrangible de la naissante lumière d'été, il découvrit le corps disloqué d'un inconnu qui semblait être tombé d'une des plus hautes fenêtres.

– Merde ! jura-t-il pour se donner le courage de s'approcher du cadavre dont la lividité du visage contrastait vilainement avec une tache rouge qui auréolait l'herbe drue autour de sa tête.

Olivier avait vu suffisamment de séries télévisées pour savoir qu'il ne fallait toucher à rien. Il sortit un téléphone portable de la poche de son jean et composa en toute hâte un numéro d'urgence en se disant que le visage du mort lui rappelait vaguement quelqu'un.

Il en aurait des choses à raconter à son ami Étienne, qui avait préféré la nature à la culture et choisi d'être engagé comme guide dans les Pyrénées, prétendant qu'il aimait mieux les chèvres que les gens – en fait pour oublier une déception amoureuse qui l'avait poussé au début des vacances à réciter en

boucle « Honte à toi qui la première m'a appris la trahison... », lassant les meilleures volontés. Mais, étant donné les circonstances, un SMS s'imposait, et Olivier pianota adroitement sur son clavier pour informer l'éconduit qu'il y avait dans la vie des choses plus importantes que l'infidélité de Caroline. La mort, par exemple. Par mesure de précaution, il mit le message en copie à son frère Max, qui avait opté, lui, pour des vacances familiales à l'île d'Oléron, relax. Tant pis pour la moto qu'il convoitait depuis des mois...

Au moment où la voix désincarnée d'un robot répondait à son appel à la gendarmerie et l'exhortait à la patience, il sembla à Olivier que le malheureux défenestré recroquevillait le bout des doigts de sa main gauche, comme pour lui faire signe de revenir vers lui.

« Il me rappelle... » s'avoua Olivier.

Et le rouge lui monta aux joues lorsque resurgit le souvenir refoulé de la seule fois où il avait enfreint les consignes de sécurité et laissé trois comédiennes passer la nuit dans la tour en échange d'une inclusion éphémère dans leur bande pour aller ensuite dans une boîte à Bordeaux, où seule l'élite avait ses entrées. Elles étaient arrivées au crépuscule, arborant de somptueux costumes du XVI<sup>e</sup> siècle, et l'avaient convaincu de leur permettre de répéter leur pièce de théâtre *in situ*. Il n'avait pas participé au spectacle, mais juste fait le guet pour le cas où la lumière des bougies dans l'encadrement des fenêtres attirerait l'attention de quelqu'un alentour. Aucun bruit ne s'était échappé des vieux murs et elles avaient quitté les lieux quelques heures plus tard, remportant tréteaux, rideaux, balais et miroirs. Le lendemain, il

avait constaté que rien n'avait été dérangé et qu'elles n'avaient laissé aucune trace de leur passage ; mais, contrairement à leur promesse, elles ne l'avaient jamais recontacté. Le numéro de portable qu'elles lui avaient donné n'existait pas. Le mort ressemblait à l'une d'entre elles à s'y méprendre. Mais personne n'avait besoin de le savoir. Sauf son frère Max, peut-être, à qui il disait tout depuis toujours et qui lui ressemblait comme la proverbiale goutte d'eau.

## II

Juin,  
dans les Landes

Le commissaire Foucheroux s'ennuyait dans les Landes. La vérité, c'est que Paris lui manquait depuis quelque temps et qu'il était dans un état d'agitation inhabituel. La décision qu'il avait à prendre aurait dû n'être qu'un lointain souvenir s'il n'avait pas tergiversé, procrastiné, attendu depuis des mois. Septembre de l'année précédente en fait, quand le spécialiste qu'il avait consulté pour mettre fin à l'insistance de sa compagne lui avait fortement conseillé de se faire opérer dans les meilleurs délais.

– On a fait beaucoup de progrès, vous savez, depuis... hum... depuis votre accident et la première intervention sur votre genou, avait-il expliqué avec l'irritante certitude de l'homme de science, calé dans un confortable fauteuil en cuir. Une équipe de jeunes chercheurs, dirigée par Benjamin Blazy, a mis au point...

Et il avait esquissé sur son ordinateur un dessin qui montrait les vertus d'une nouvelle prothèse qu'on pouvait installer sous anesthésie locale afin que le

patient puisse suivre, sur écran géant, la procédure dans ses moindres détails.

– D'un autre côté, avait continué le chirurgien avec un froncement de sourcils réprobateur, si vous ne faites rien, je ne vous cache pas que vous risquez la paralysie...

Jean-Pierre Foucheroux s'était bien gardé de rapporter la dernière partie de cette conversation à Gisèle, mais, comme elle avait un beau-frère médecin, elle s'était sans nul doute renseignée de son côté et avait commencé une sournoise campagne auprès de leurs deux enfants. Les projets de vacances de Toussaint, de Noël puis de Pâques avaient toujours été assortis du *caveat* « si papa se fait opérer ». En vain. Elle avait finalement perdu patience début juin, en fin d'après-midi, en rentrant d'une promenade avec des amis à laquelle il n'avait pas pu participer.

Elle avait laissé leur fille Angèle en grande conversation avec une amie styliste, sachant que ça pouvait durer des heures, et son frère Noah plongé dans la lecture d'un roman qu'il avait commencé le matin même sur son canapé favori et aurait vraisemblablement terminé dans la soirée, puis s'était préparée à une confrontation dans les règles en allant rejoindre son compagnon dans la bibliothèque de leur vaste maison.

– Jean-Pierre... avait-elle commencé alors qu'il avait le nez prudemment baissé dans son journal, faisant semblant d'être absorbé par la lecture d'un article sur le renouveau des études sur Montaigne, grâce à l'adaptation en bande dessinée d'une partie de son œuvre et d'un petit guide pour montaigniens en herbe, intitulé *Michel et MOI*.

Il leva les yeux et vit qu'elle ne souriait pas. Elle

repoussa avec une vigueur inutile une mèche de cheveux rebelle striée de blond clair, qui n'était pas sa couleur naturelle mais couvrait habilement les racines qui l'avaient perdue.

– Oui... soupira-t-il.

– Je me demande si tu veux vraiment... guérir, attaqua-t-elle.

– Gisèle...

– Je me demande, continua-t-elle, si tu vas te punir toute ta vie, toute notre vie... pour un accident. Un accident, répéta-t-elle, qui a eu lieu bien avant notre rencontre, un accident avec lequel ni les enfants ni moi n'avons rien à voir, mais dont nous subissons quotidiennement les conséquences depuis plusieurs années.

– Je me rends parfaitement compte du fardeau que je suis pour tous, répliqua-t-il, amer, et...

– Arrête, Jean-Pierre, arrête ! l'interrompit-elle. Et laisse-moi te donner un exemple : cet été. Comment puis-je organiser cet été sans savoir...

– Il n'y a rien à savoir.

– C'est bien le problème. Ton silence... Tes « fais comme tu veux ». Ce que je voudrais, c'est que tu décides d'une date pour ton opération et qu'on cesse de tourner autour du pot. Ce n'est pas juste pour les enfants.

– Je croyais qu'ils passeraient une partie des vacances aux Sablettes avec mes sœurs et une autre avec ta famille, comme tous les ans, se défendit-il.

– Et notre voyage aux États-Unis ?

– Pas cette année, reconnut-il.

– C'est bien ce que je pensais. Écoute-moi, Jean-Pierre. Je ne veux plus vivre dans l'ombre de



Clotilde, que toi seul considères comme ta victime. Elle est morte dans un accident de voiture...

– Que je conduisais, cria-t-il presque. Que je conduisais, reprit-il plus bas.

– Et tu crois que c'est ce qu'elle voudrait, Clotilde? Que tu restes... infirme toute ta vie, pour... pour... payer?

Il secoua la tête comme pour indiquer qu'elle faisait fausse route.

– Ou alors tu as peur d'oublier, c'est ça? C'est pour ça que tu veux garder dans ton corps la trace...

Il détourna les yeux et improvisa une parade.

– C'est dans Proust cette intéressante analyse?

Il savait qu'elle peinait depuis plusieurs mois à terminer un ouvrage sur son auteur de chevet. Et n'arrivait pas à tourner la page en dépit de sa décision d'écrire des livres pour enfants au lieu de poursuivre la carrière universitaire à laquelle elle se destinait lorsqu'il l'avait rencontrée. Marginalisée par leur départ de Paris pour la province en dépit de toutes les avancées technologiques vantées par chacun : « On peut travailler de n'importe où maintenant. » Oui et non. Ou bien on est sur place ou bien on n'y est pas, finalement. Et c'était la même chose pour lui. Il se demandait de plus en plus fréquemment si elle regrettait leur choix.

Elle ne daigna pas répondre à la provocation mais reprit :

– Je vais voir avec ma mère et ta sœur Marilys quelles seraient les meilleures dates pour qu'elles accueillent les enfants entre leurs divers projets. Et je vais partir pour Boston toute seule cet été. Ça te donnera le temps de réfléchir et j'ai besoin... J'ai

besoin d'espace. Et toi de regarder en face la situation.

– Et de revoir Jane, peut-être ?

Elle garda le silence, tourna les talons et disparut de son champ de vision au moment où la lucidité de ses paroles l'atteignait de plein fouet. Elle avait raison. Ils ne pouvaient plus continuer ainsi.

– Que Proust aille au diable, murmura-t-il entre ses dents, en jetant, de rage, son journal par terre, et il ajouta : Et Montaigne avec !

Lui revint soudain inopinément en mémoire un vers de Victor Hugo qu'il n'aurait jamais cru pouvoir s'appliquer un jour à lui-même :

*Je suis vieux, je suis seul et sur moi le soir tombe.*

Il se morigéna. La pitié larmoyante n'arrangerait rien, bien au contraire.

Il ne savait pas encore qu'il allait bientôt devoir faire face au passé et à l'avenir en même temps.